

L'art et les résistantEs

Résistance, Manif d'art 7 La biennale de Québec, 3 mai au 1^{er} juin 2014

Nathalie Côté

Numéro 118, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72602ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, N. (2014). Compte rendu de [L'art et les résistantEs / *Résistance*, Manif d'art 7 La biennale de Québec, 3 mai au 1^{er} juin 2014]. *Inter*, (118), 54–56.

CAPITALISM KILLS LOVE

L'ART et LES RÉSISTANTES

► NATHALIE CÔTÉ

Après avoir abordé, depuis sa première édition, les thèmes de l'ornementation, du cynisme, du bonheur et des simulacres, de la rencontre, de la catastrophe et des machines en mouvement, on ne peut que se réjouir de voir la 7^e mouture de cette biennale d'art actuel de Québec envisager la question politique de front.

La commissaire Vicky Chainey Gagnon a eu cette idée au lendemain de la crise économique et financière de 2008. On se souvient qu'à ce moment-là, les éditeurs rééditaient les ouvrages de Marx ; même la thèse postmoderne de la « fin de l'histoire » était remise en question ; le consensus autour du ronron capitaliste était brisé. Depuis, on redécouvre la possibilité de transformer le monde, et la recherche de possibilités de remplacement au néolibéralisme n'est plus l'affaire exclusive des altermondialistes et de quelques activistes de gauche ; elle est aussi celle des artistes et interpelle de plus en plus de citoyens.



2

► Claire Fontaine, *Capitalism kills (love)*, 2008-2014.
Photo : Renaud Philippe.

Un artiste avec les Indignés

En côtoyant les œuvres rassemblées pour cette édition, on constate que c'est lorsqu'elles témoignent des mouvements de résistance qu'elles sont les plus convaincantes. C'est le cas de *Take the Square*, une installation vidéo constituée de trois films documentaires sur les enjeux soulevés par le mouvement Occupy de 2011. L'artiste autrichien Oliver Ressler a rencontré des activistes d'Espagne, de Grèce et de New York. Il les a filmés alors qu'ils discutaient de leurs diverses expériences. Cette œuvre semble l'une des pièces centrales, sinon la plus politique de l'ensemble. Trois écrans et trois canapés de cuir confortables permettaient aux visiteurs d'écouter les discussions des activistes (sous-titrées en français) sur le changement social, les enjeux de la démocratie directe, leur vision de l'organisation du mouvement d'occupation et la prise de parole sur la place publique.

Mais où est l'art dans tout cela, se demande-t-on ? N'est-ce pas simplement un film documentaire ? Pas tout à fait. La dimension artistique se situe dans la liberté de l'auteur. Ici, ce n'est

pas un reportage réalisé pour la télévision par des journalistes qui ne peuvent parler aussi librement d'activisme, de résistance, voire de révolution s'ils veulent maintenir leur position. Ces journalistes doivent ni plus ni moins se conformer au discours dominant. Oliver Ressler, lui, joue sur les limites de l'art et de l'activisme, ce qui lui donne une plus grande liberté. Dans ses films se tiennent des propos entendus nulle part ailleurs, sinon sur les lieux mêmes des occupa-

« Et puis, nous avons construit de nouvelles formes »

– on pense aux débats et aux conférences à la place de l'Université-du-Québec occupée par les Indignés de Québec à l'automne 2011. L'artiste a manifestement sympathisé avec les Indignés, et ses films permettent de porter et de défendre leurs aspirations. Rappelons qu'ils ont réussi à redonner du sens aux mots *peuple*, *populaire* et même *démocratie*. Mais aussi, ils ont tenté, en occupant l'espace public, de rompre avec le quotidien aliénant. En ce sens, l'occupation des différentes villes possède des liens de parenté avec l'art comme espace autonome de liberté et de construction de nouvelles réalités.

« Nous ne sommes rien, soyons tout¹. »

L'installation vidéo de Mark Boulos *No Permanent Address* fait partie des œuvres marquantes et engagées de la Manif d'art. L'artiste né à Boston a suivi pendant deux mois des guérilleros communistes dans la jungle philippine : ceux-ci lui livrent leurs réflexions sur leur vie personnelle, leur famille qu'ils ou elles ont abandonnée pour le maquis. Le titre de l'œuvre reprenant le même acronyme que la New's People Army, *No Permanent Address* correspond à la dure réalité des combattants. On constate certes à quel point ces guerriers sont endoctrinés, mais on comprend aussi leur combat noble pour la redistribution des terres à leurs compatriotes. C'est très touchant d'entendre à un certain moment un jeune homme accroupi dans la forêt, fusil à l'épaule, fredonner *L'internationale*, alors que lui et ses camarades sont attaqués par l'armée nationale. Quand on sait que ce groupe de combattants, la NPA (Nouvelle armée populaire), est considéré comme un groupe terroriste par le gouvernement américain, on se dit qu'il est d'autant plus intéressant de voir ce film. Non pas qu'on adhère aux moyens employés, mais il s'agit davantage d'une information atypique, d'un sujet audacieux.

Capitalism kills love

Le duo parisien formé par James Thornhill et Fulvia Carnevale a présenté deux pièces faites de néon : *Capitalism Kills Love* et *Strike*. Le néon, matériau publicitaire par excellence introduit dans l'art par Joseph Kosuth et Dan Flavin dans les années soixante, est un des archétypes de l'art conceptuel. Si le duo parisien revendique d'ailleurs son nom d'artiste, Claire Fontaine, comme un *ready-made*, on pourrait voir dans ses œuvres de néon un hommage à Kosuth.

L'intérêt du slogan « *Capitalism kills love* » est dans l'ambiguïté de la proposition qui n'est



1

- 1 Mark Boulos, *No Permanent Address*, vue de l'installation vidéo, 2010. Photo : Renaud Philippe.
- 2 Groupe d'action en cinéma Épopée, *Fractures*, image fixe de la vidéo, 2012.
- 3 Oliver Ressler, *Take The Square*, image fixe tirée de l'installation vidéo à trois écrans, 2012.



3

pas un reportage réalisé pour la télévision par des journalistes qui ne peuvent parler aussi librement d'activisme, de résistance, voire de révolution s'ils veulent maintenir leur position. Ces journalistes doivent ni plus ni moins se conformer au discours dominant. Oliver Ressler, lui, joue sur les limites de l'art et de l'activisme, ce qui lui donne une plus grande liberté. Dans ses films se tiennent des propos entendus nulle part ailleurs, sinon sur les lieux mêmes des occupa-

– on pense aux débats et aux conférences à la place de l'Université-du-Québec occupée par les Indignés de Québec à l'automne 2011. L'artiste a manifestement sympathisé avec les Indignés, et ses films permettent de porter et de défendre leurs aspirations. Rappelons qu'ils ont réussi à redonner du sens aux mots *peuple*, *populaire* et même *démocratie*. Mais aussi, ils ont tenté, en occupant l'espace public, de rompre avec le quotidien aliénant. En ce sens, l'occupation des différentes villes possède des liens de parenté avec l'art comme espace autonome de liberté et de construction de nouvelles réalités.

ni une publicité ni un graffiti. Si le slogan nous dit que le capitalisme tue tout, même l'amour, c'est comme si le slogan nous disait en même temps que les slogans n'y changeront rien... C'est peut-être la pièce la plus ludique de l'exposition et, d'une certaine façon, elle est emblématique d'une certaine rencontre entre l'art et la résistance. Il s'agit d'une posture intellectuelle, teintée d'ironie, mais une posture complètement assumée par les artistes.

Carré rouge sur fond noir

L'installation *Fractures* du groupe d'action en cinéma Épopée, collectif de créateurs anonymes montréalais, a été aussi une œuvre pivot de la Manif d'art qui ne pouvait passer sous silence le printemps québécois de 2012, le mouvement de résistance le plus important de l'histoire récente du Québec. Les films *Insurgence* et *Rupture* présentés au studio d'Essai de Méduse étaient différents de ceux qu'on a pu voir dans les médias : le ton et le contexte en ont fait une expérience à part. Dans *Insurgence*, les auteurs ont filmé les corps dans l'espace sans le sensationnalisme moralisateur des grands réseaux médiatiques. Les spectateurs debout dans la salle de projection partageaient presque le même espace que les marcheurs filmés dans les rues de Montréal. La seconde partie, *Rupture*, présentait des témoignages de militants et militantes inculpés.

Ce n'était pas la seule proposition abordant le printemps 2012. À la Galerie des arts visuels, on pouvait voir l'installation de Gisele Amantea, participant plus d'une esthétisation du carré rouge que d'une œuvre en symbiose avec le printemps québécois. Les murs étaient recouverts d'une photographie de l'Assemblée nationale avec, çà et là, un jeu de carrés rouges : une représentation en quelques sorte loin de la rue et de son action.

En fait, on ne peut que se réjouir du fait que ce mouvement trouve un écho jusque dans les galeries d'art. Marc James Léger écrit d'ailleurs à ce sujet en introduction au catalogue de la Manif

d'art, dans « Le printemps québécois et les bases sociales de la culture » : « Sur fond abstrait de dettes, sous la menace d'amendes écrasantes pour celles et ceux qui osaient poursuivre la grève, le carré de feutre rouge, avec sa promesse d'une transformation révolutionnaire de la société, avait non seulement valeur de symbole, mais d'icône. Il faut bien que cette promesse soit réalisée non seulement dans les librairies et dans les biennales, mais là où il [y] aura coordination entre militants, intellectuels, artistes et la masse ouvrière. »

Le Premier Mai et la Manif d'art

Le début de la Manif d'art coïncidait, comme lors de chaque édition, avec la Journée internationale des travailleurs, soulignée de par le monde par les militants de gauche et les syndicats. En marchant vers la place d'Youville pour rejoindre le rassemblement de la manifestation du 1^{er} mai, on entendait le bruit d'une manifestation monstre sur la côte d'Abraham. Pourtant, il n'y avait presque personne sur la rue... C'était une bande sonore diffusée du toit de Méduse, signée Mathieu Beauséjour. L'effet était troublant. Il fallait être là au bon moment pour vivre cette expérience éphémère.

Pourtant, la Manif d'art, dont le thème était la résistance, a complètement ignoré la manifestation annuelle qui dénonçait l'austérité en faisant sa conférence de presse au même moment que la manifestation. Cela montre combien les deux mondes œuvrent en parallèle. On n'est pas encore arrivé à cette rencontre entre « militants, intellectuels, artistes et la masse ouvrière ».

Dans cette perspective, il faut reconnaître que le volet éducatif de la Manif d'art était peut-être un des plus connectés avec la communauté. On pense aux visites guidées à la découverte de l'histoire du quartier Saint-Roch par François G. Couillard ou aux ateliers de sérigraphie offerts par l'École de la montagne rouge chez Engramme. Ce groupe de graphistes de l'UQAM a accompagné les étudiants de 2012 avec leur créativité exceptionnelle, rappelant combien l'affiche, le design et l'art peuvent jouer un rôle important dans les mouvements sociaux.

Oui, on l'aurait voulue encore plus populaire, cette Manif d'art. Et pourquoi pas gratuite – comme les musées qui ne devraient pas être payants pour rendre la culture encore plus accessible ? Mais surtout, cette édition rappelle combien la vie artistique joue un rôle important dans notre société. De surcroît, l'art contemporain, dans une ville comme Québec dominée par des politiques de droite, est un des remparts contre la résignation, l'endormissement, le conformisme. À plus forte raison lorsque l'art affirme ainsi sa position sur l'échiquier politique. ◀

Note

- 1 Eugène Pottier, *L'internationale*, 1871.

En 1998, Nathalie Côté obtenait une maîtrise en histoire de l'art de l'Université de Montréal. Elle a été successivement critique d'art au magazine *Voir de Québec* et au journal *Le Soleil* de 1998 à 2008. Elle publie régulièrement des textes dans les revues d'art et est actuellement coordonnatrice du journal communautaire *Droit de parole*, le journal des luttes populaires des quartiers centraux de Québec.



> Mathieu Beauséjour, *This is Not a Riot*, 2014. Photo : Frédéric Lavoie.